

La dimension invisible du non

Je me suis sérieusement demandé ce que je pouvais proposer de particulier aux lecteurs de cette revue à propos du non au référendum européen et de ses conséquences politiques. Je sais que de nombreuses analyses ont déjà été produites à ce sujet, notamment par des socialistes. J'observe que souvent les unes synthétisent les autres. Mais de nombreux matériaux bruts continuent d'être disponibles.

Jean-Luc Mélenchon est sénateur et membre du bureau national du Parti socialiste.

RESSENTIR POUR COMPRENDRE

Je me suis déjà exprimé à de nombreuses reprises et encore largement dans la contribution pour le congrès que j'ai signée avec beaucoup d'autres. J'ai donc visité tour à tour plusieurs points d'entrée dans le sujet. Tous ceux qui écrivent connaissent ce moment où l'on cherche du bout des doigts le point de contact avec l'esprit du lecteur inconnu et anonyme auquel pour finir on s'adresse tout au long du texte. Fortement engagé pour le non, c'est à un interlocuteur partisan du oui que je pensais devoir parler. Mais pourquoi cela, après tout ? Ne pouvais-je imaginer un

lecteur neutre ? Ce constat me donna lui-même à penser. La fiction habituelle veut qu'un texte s'adresse soit à des lecteurs qui découvrent le sujet et se portent à la rencontre d'analyses qui l'éclairent soit à d'autres plus directement impliqués et susceptibles d'être convaincus. Cela ne peut fonctionner sur ce sujet. L'enracinement du débat dans la campagne référendaire exclut qu'un tel public non engagé existe en général dans notre pays et tout spécialement parmi les lecteurs de cette

La fiction habituelle veut qu'un texte s'adresse soit à des lecteurs qui découvrent le sujet et se portent à la rencontre d'analyses qui l'éclairent soit à d'autres plus directement impliqués et susceptibles d'être convaincus. Cela ne peut fonctionner sur ce sujet.

revue. M'avançant donc à la rencontre de mon anonyme partisan du oui socialiste, chaque fois que je me lançais, je buttais sur une barrière invisible dont j'ai vite compris qu'elle me séparait désormais sérieusement de lui. En réalité j'ai ressenti la distance qui

dorénavant nous éloigne. Cet article traite de cette dimension cachée des lendemains du vote. La dimension affective. Cette découverte m'a beaucoup interrogé. Elle crée un sentiment nouveau pour moi. Je n'ai jamais rien ressenti de tel, quelque soit le sujet, dans un échange, même sévère, avec d'autres socialistes. Tout bien examiné, je pense savoir de quoi il s'agit. Je vais le dire dans un instant. Mais ce début est déjà une réponse à la question qui m'est ainsi posée. Je donne un tour personnel à mon propos pour le situer sur un terrain d'affect qui commence à régler le problème d'incommunicabilité que cette distance invisible crée entre nous socialistes. Car elle est déjà la source d'innombrables incompréhensions. L'étymologie nous apprend que le mot comprendre veut dire « prendre avec soi ». L'incompréhension est donc une impossibilité de « prendre avec soi ». Nous pensons ne plus pouvoir prendre avec nous les raisons de l'autre, fusse pour en faire seulement un objet d'attention ou de considération. C'est une autre façon de décrire l'intolérance. Je vois bien comment les tenants du oui sont encore pleins de rancœur. Il n'est pas question pour

eux d'imaginer mieux que d'accepter la repentance de leurs camarades du non si toutefois ils acceptent encore de nommer de cette façon ceux qu'ils considèrent comme d'indignes renégats. Quant aux militants du non, il faut dire franchement que non seulement ils n'ont pas l'intention de s'excuser mais que certains pourraient même avoir du mal eux-mêmes à accepter les excuses de ceux qui les ont aussi sévèrement insultés dans la campagne pour le compte d'une cause qu'ils jugent totalement détestable. Ainsi, la dose d'exaspération et de ressentiments qui accompagne nos incompréhensions depuis le 29 mai dans les débats entre socialistes signale une réalité politique plus large que la seule retombée d'une fin de campagne mal vécue. C'est pourquoi je voudrais que mes lignes soient autant un témoignage qu'une analyse. Voici ma thèse : vous qui avez voté oui, vous ne pouvez rien comprendre à ce qui s'est passé et à ce qui arrive si vous ne commencez pas par essayer de ressentir ce dont il est question avec la façon dont le non s'est construit et renforcé jusqu'à devenir aussi massif et aussi nettement majoritaire. J'ai bien dit ressentir.

Voici ma thèse : vous qui avez voté oui, vous ne pouvez rien comprendre à ce qui s'est passé et à ce qui arrive si vous ne commencez pas par essayer de ressentir ce dont il est question avec la façon dont le non s'est construit et renforcé jusqu'à devenir aussi massif et aussi nettement majoritaire. J'ai bien dit ressentir.

LES DEUX DIMENSIONS DE LA RÉALITÉ POLITIQUE

Mon expérience dans cette campagne m'a rappelé combien la politique et l'histoire sont autant faites de choses ressenties que d'objets intellectualisés. Les deux marchent ensemble.

Pour comprendre cela, je suppose qu'il faut d'abord admettre que dans l'action de parti, dans l'apprentissage des légendes qui le cimentent, il y a autant de vécu que d'analysé. Autant d'émotions que de raisonnements.

Ce sont les deux dimensions essentielles de la réalité humaine de la politique. Parfois nos cervelles transforment les faits en idées en se contentant de matériaux eux-mêmes totalement intellectuels comme des articles de presse ou des livres. Mais nous devons les « incorporer » pour pouvoir les faire entrer dans la dimension humaine de l'action politique, c'est-à-dire en faire de la motivation personnelle et de l'expérience. D'autres fois nous incorporons des données qui sont dans l'air du temps ou dans une ambiance dont nous nous imbi-

bons au contact du terrain. Mais nous ne pouvons rien en faire tant que notre cerveau n'en a pas fait des objets de raisonnements mis en mots donc communicables et transmissibles. Pour comprendre cela, je suppose qu'il faut d'abord admettre que dans l'action de parti, dans l'apprentissage des légendes qui le cimentent, il y a autant de vécu que d'analysé. Autant d'émotions que de raisonnements. Par exemple la fête de la Bastille en 1981 est une expérience commune fondatrice même si elle est faite de centaines de récits et d'expériences personnelles parfois très éloignées les unes des autres. En tant que réel vécu elle compte autant et elle signifie davantage que les milliers d'heures de débats et les centaines de textes qui ont précédé cet événement et l'ont rendu possible de bien des façons. On voit de quoi je parle. On peut dire ainsi que chacun témoigne par sa propre vie des événements, de leur sens convenus et pour ainsi dire de leurs réalités. De tout cela chacun tire des leçons et parfois des encouragements qui s'avèrent tout a fait décisifs dans l'action. De la sorte un parti est autant défini par les idées entrant dans son programme que par le collectif humain « informé par l'expérience » qui le compose. Celui-ci ne forme pas une masse neutre d'individus interchangeable au rythme des campagnes d'adhésion. Il constitue plutôt une mémoire collective qui devient active quand les circonstances lui adressent des signaux identifiables. Il s'agit bien alors d'une culture commune agissante. Ce qui se présente à première vue comme un lien affectif est en réalité un savoir à part entière sur lequel d'autres savoirs vont s'appuyer pour donner de la chair et du sens à l'identité politique du parti et une dynamique humaine à ses combats. En ce sens, il s'agit d'un appareil de références communes qui permet à chacun de se situer et de situer les événements les uns par rapport aux autres en les hiérarchisant. La vie d'un parti peut aussi être décrite comme la continuité de ces moments de vie ressentie en commun et d'analyses qui en rendent compte sur un plan intellectuel. C'est là que le 29 mai a fait le maximum de dégâts entre nous. La chaîne et la continuité du sentiment commun vécu par tous les socialistes se sont rompues dans la campagne

référendaire. Cet évènement n'est jamais nommé. Peut être parce qu'il est méconnu. Ou peut-être parce que la froideur distanciée, fût-elle avec humour, qui caractérise désormais bon nombre de dirigeants du Parti interdit que la dimension affective de la vie de parti soit évoqué sans se sentir ridicule. Mais, à l'échelle du temps long et de la masse qui compose le mouvement socialiste au sens large, ce phénomène ne finira pas de sitôt de produire ses effets.

**Le non est le vote
identitaire des nôtres.**

IDENTITÉ ET RITES DE CLASSE

Le non est le vote identitaire des nôtres. C'est le vote de notre classe de référence. C'est le vote des rebelles à la tête dure qui une fois convaincus s'enragent et s'entêtent comme ils doivent le faire dans la vie de tous les jours pour tenir le coup. En ce sens, le vote non c'est celui de nos raisons d'être de gauche. Il s'est donné à sentir dans tous les registres d'expression. Dès lors, deux mondes affectifs dans le sens cognitif que je viens d'évoquer ont divergé. Nous autres, les partisans du non, nous avons le sentiment d'avoir été brûlés, et retrempés, dans la ferveur populaire du non de gauche. Nous avons été rendus de nouveau légitimes dans toutes nos fonctions de « re-présentation » de la gauche qui nous colle à la peau, celle des sans voix et des sans grades quand bien même nos rangs comptaient-ils de tous les milieux. Et nous avons su à ce moment là, que nous ne ferions plus machine arrière, que nous ne pourrions plus nous passer de nouveau de cette sensation d'appartenance qui nous faisait revenir au cœur de nos raisons d'être. J'ai vu des gens pleurer dans ces meetings inouïs de la campagne du non. Ils pleuraient avant même qu'un mot soit dit parce que c'était la certitude que la patience n'avait pas été vaine tout ce temps où nous attendions sans le dire que la marée revienne. Moi-même je ne sentais plus mes jambes lorsque je finis quasi porté par les participants pour rejoindre la tribune du meeting de Toulouse après avoir traversé une salle où des milliers de regards informés faisaient de nouveau de nous des porte-parole et non des chefs repeints en stars comme la gauche des paillettes en a tellement fabriqués. Certaines fois, comme à Clermont-Ferrand les orateurs étaient applaudis dans la rue qui conduisait au rassemblement. En ce qui me concerne, à Paris, les chauffeurs de bus ou les équipes des camions poubelles klaxonnaient pour m'adresser des « V » de victoire ou fermer le poing comme on le fait quand on est de gauche. Dans les trains qui m'emmenaient vers mes réunions, des passagers s'attroupaient pour discuter. Dans le métro, respectueusement, des personnes polies m'accostaient en s'excusant pour éclaircir un argument qui les faisait

**C'est le vote des rebelles à la tête
dure qui une fois convaincus
s'enragent et s'entêtent comme
ils doivent le faire dans la vie
de tous les jours pour tenir
le coup.**

réfléchir. Partout gentillesse, sincérité, doutes affichés sans ostentation mais fermement. Partout la masse immense du peuple entrant par effraction dans un débat dont tant et tant avaient parié qu'il ne les motiverait d'aucune façon. Cette « effraction démocratique » selon l'expression d'Yves Salesses de la Fondation Copernic fut d'abord un fait physique palpable. Dans les salles, on comparait : « je n'ai pas vu ça depuis... ». Un participant du rassemblement de Rodez appelle son frère en Guyane : « nous sommes mille, nous n'avons pas vu ça depuis 1981 ». Le frère appelle un parisien, le parisien m'adresse un SMS : « à Rodez ils sont mille ! » Je le sais ballot ! Je suis justement sur la tribune de Rodez ! Mais je comprends aussitôt qu'un nouveau système de bouche à oreille fonctionne qui se joue de tous les médias. Je le vérifierai des dizaines de fois ensuite. Les images et leurs commentaires se fraient dorénavant leur chemin par leurs propres moyens les plus imprévus. Quoiqu'il en soit le milieu est devenu hautement conductible pour toutes les informations

Partout gentillesse, sincérité, doutes affichés sans ostentation mais fermement. Partout la masse immense du peuple entrant par effraction dans un débat dont tant et tant avaient parié qu'il ne les motiverait d'aucune façon.

qui l'intéressent. Un ami qui a fait à lui tout seul plus de quatre-vingt réunions me raconte comment avec trois autres camarades d'autres partis, ils partaient chaque soir animer une assemblée et qu'ils en profitaient pour coller chemin faisant les affiches des réunions des jours suivant en traversant les villages. Le jour dit les salles étaient pleines de monde. Des fois la moitié de la population adulte des lieux. Parfois davantage. Pour ma part, j'ai vu aussi revenir dans les salles de meeting les personnes qui prennent des notes. Non pas une mais dix ou quinze dans la salle. Ce n'est pas banal. Je n'avais vu ça qu'une fois dans ma vie : lors des réunions qui ont suivi la rupture du programme commun. Certaines fois, des gens reprenaient les numéros des articles cités à la tribune pour les répéter aux voisins de rangée qui n'avaient pas bien capté. Ici où là, des gens suivaient les démonstrations le texte à la main s'aidant les uns les autres à repérer les passages évoqués à la tribune. On m'a raconté comment, dans cette cité, les gens criaient depuis les fenêtres « on arrive, ne partez pas » et descendaient quatre à quatre pour acheter le badge quand les camarades se postaient au pied d'immeuble avec le mégaphone. Quand j'ai dit au Zénith des communistes qui a ouvert la série des meetings unitaires avec 6 000 personnes « ce soir ce n'est que du bonheur », chacun de ceux qui m'écoutaient savait exactement de quoi je parlais. À Clermont, on avait sonorisé la rue pour que chacun puisse suivre ce qui se disait. À la tribune on saluait donc les camarades qui étaient dans la rue, et des vivats joyeux répondaient, qu'on accueillait avec des rires et d'autres applaudissements dans la salle bondée. Partout aussi les gens s'assoient par terre dans les travées. Personne ne fume, personne ne bouge sinon pour applaudir. À Lyon, la

tribune accorde une pause de dix minutes à la salle pour les fumeurs en plein milieu de la série des intervenants. Mille cinq cent personnes sortent puis reviennent sans heurts comme pour prendre un train. Ici, le maire et ses principaux adjoints, le député du coin et deux sénateurs de mes collègues arrivent en retard. Personne ne cède son siège. Assis par terre ils sourient tout le long de discours comme pour une naissance. Comment transmettre cela à mes camarades des salles anémiques du oui dans leur pesante hiérarchie de tribunes et de rangées d'importants ? Le désordre et l'improvisation de nos initiatives alimentaient spontanément une harmonie des choses qui semblait magique. Sans chef, sans état major, tout allait de soi comme si la main de la nécessité s'occupait de chaque détail. La phrase absurde d'Engels semblait soudain vraie « le contingent réalise le nécessaire ».

Le désordre et l'improvisation de nos initiatives alimentaient spontanément une harmonie des choses qui semblait magique. Sans chef, sans état major, tout allait de soi comme si la main de la nécessité s'occupait de chaque détail.

L'IDENTIFICATION DU NON A LA GAUCHE

Personne ne se vantera jamais de la campagne du « oui de gauche » pas plus que je n'ai entendu une seule personne me raconter la campagne des 5% de Gaston Defferre en 1969. À gauche aussi l'histoire est écrite par les vainqueurs parce que c'est d'abord une tradition orale d'encouragement à la lutte qui s'appuie avant tout sur le souvenir de ses victoires. Le hasard nous a servi sans cesse pour fortifier l'identification du non à la gauche et notre campagne à la légende de ses grandes heures. Le soir du Zénith du non, Chirac défendait le oui à la télé. Le télescopage des images a marqué les esprits davantage peut-être que les discours tenus à cette occasion. D'un côté la gauche, de l'autre la droite. D'un côté une ambiance glauque d'incompréhension, de l'autre une puissante communion. Ces choses se sentent davantage qu'elles ne se disent. Puis, la semaine suivante, le meeting de Toulouse lance la série des grands rassemblements de province et donne ses images en même temps que celle du meeting du oui de Sarkozy. Elles feront d'amples vagues. Sur place d'abord, où chacun connaît la salle que nous avons remplie : c'est celle des rassemblements historiques des deuxièmes tours de la gauche. La conjonction porte un message simple : le non est de gauche, le oui est de droite. Réducteur ? Bien sûr. Mais c'est cela la force des images simples. Au cas précis il y avait davantage que chacun perçut instantanément. Voici quoi : la salle de Sarkozy a bien le look de ce que je montre du doigt dans mes interventions. Présentateurs à la mode, perruches attifées, messieurs parfumés. Et toute la nomenklatura des états major de la droite qui nous saigne. Voilà ceux que nous détestons spontanément.

ment, les « belles personnes », « les importants » que je raille devant des salles que cette gouaille caricaturale enchante parce qu'elle en ressent comme moi la part d'indépassable vérité. Ces expressions, je les ai mises au point méthodiquement avec mes amis, à mesure que m'envahissait, chemin faisant, la rage que j'épongeais dans les salles où je voyais ces visages marqués par la vie dure, ces yeux fatigués de la journée de travail que mes expressions enchantent avec des rires entendus qui me font penser au mépris exprimés par la vieille chanson révolutionnaire raillant les puissants et les parasites sociaux de la bonne société : « ils ont les mains blanches, les mains maquillées ». Tapant ces lignes, l'émotion m'en revient. Je vois ces braves gens de l'Aisne si physiquement marqués, réunis à salle comble autour de leur député sur cette estrade où l'on avait posté les représentants syndicaux des usines délocalisées et avec qui nous parlions ensuite en particulier du problème des traites sur les maisons achetées quand ils avaient un revenu qui leur paraissait assuré. Tandis que je parlais, dénonçant les grands esprits qui leur promettent de nouvelles privatisations des services publics qui est le seul patrimoine durable de cette salle et une concurrence plus libre et non faussée que jamais entre travailleurs, j'en viens à crier : « Châtiez les ! Votez pour châtier ! », ce qui est évidemment un excès que maintes

Ne l'oublions jamais, le vote a été un vote de masse et de classe dans toute l'acception du terme et jusque dans les détails par bureaux de vote et cage d'escalier. Les logiques symboliques à l'œuvre ne sont pas celles des sommets de la pyramide sociale.

belles personnes dénonceront sans manquer de pointer la haine de classe ainsi charriée ! Et c'est pourtant moi aussi qui fut stupéfait voyant toute la salle se lever et, debout, les uns le poing fermé, les autres applaudissant en cadence et je ne sais quoi encore qui me ramena dans une réalité de peurs étouffées, de rages vengeresses à qui j'avais ouvert la porte et dont je voyais qu'elle nous clouait tous, nous qui avons trouvé moins longs qu'eux ces temps de souffrances contenues et d'humiliations impuissantes. Si l'on ne comprend pas cela, si on ne veut pas l'entendre au sens littéral du terme, on passe à côté de la réalité charnelle du non à l'Europe libérale.

CONTRE LE FOUET

Perdus dans des salles vides ou bien peuplées de la variante de gauche des importants convenus, les animateurs du oui de gauche se sont auto-isolés avec fougue au point de n'avoir plus aucune distance avec sa propre propagande de mots d'ordre hostiles aux tenants du non et sans en mesurer les conséquences disproportionnées. Car les coups et piques qu'ils croyaient adresser à des gens qu'ils pensaient connaître nominalement – leurs camarades du non – étaient en fait reçus par des dizaines de milliers de braves personnes comme s'ils

leur étaient destinés personnellement et qui étaient alors stupéfaites par tant de rage et de visages crispés. Cet enfermement dura non seulement pendant toute la campagne – ce qui sommes toute s'admet – mais tout autant après, ce qui est pire parce que plus stupéfiant encore pour tous ceux qui découvrent ce qu'ils ressentent comme une forme de mépris totalement inattendue. Voici le point sensible si l'on peut dire qu'on ne peut passer sans y réfléchir plus avant. Les injures des tenants du oui ont eu un impact considérable. Car elles intervenaient dans un temps crucial où d'innombrables personnes accomplissaient une mue. Ebranlée par le spectacle de la contradiction qui animait la gauche chacun se tournait d'abord vers ceux vers qui il a l'habitude de le faire. Or ceux-là parlaient à cette occasion avec un fouet dans la bouche. Les mauvaises têtes connaissent ce son là d'instinct. C'est celui des maîtres des choses et des gens. Ne l'oublions jamais, le vote a été un vote de masse et de classe dans toute l'acception du terme et jusque dans les détails par bureaux de vote et cage d'escalier. Les logiques symboliques à l'œuvre ne sont pas celles des sommets de la pyramide sociale. Ici, on en était seulement à se forger une identité sans repère, chemin faisant. Dans ces moments les nerfs du collectif sont à vifs. Certes, la gauche formait le gros bataillon. Mais la gauche est une idée confuse depuis deux décennies, même dans la tête des gros bataillons, on le sait bien. Et puis autour de ceux qui savaient exactement de quelle famille ils étaient, il y avait surtout une masse considérable qui votait pour la première fois ou bien pour la première fois depuis longtemps. Parfois certains venaient s'en excuser auprès des militants qu'ils retrouvaient comme assesseurs dans les bureaux de vote. D'autres avouaient : « avant j'ai eu mal voté mais ce coup là je vote avec vous ». La phrase en dit plus que mille analyses savantes sur la façon dont le non de gauche a repris le terrain à l'extrême-droite dans cette bataille. Les injures des chefs de gauche, dénoncées et commentées dans chaque réunion claquaient comme des gifles. Mais l'indignation qu'elles suscitaient était aussi fondatrice d'appartenance. Elle se fabriqua contre tous ceux qui la niaient alors même qu'elle ne s'était pas encore totalement formée ni pleinement donnée à voir. L'identité du non est une résistance au pouvoir de ceux qui d'habitude donnent leur nom aux choses parce qu'ils sont instruits, sachant et reconnus comme tels. Cette résistance là n'est pas la moindre de celle qu'une personne doit affronter y compris dans son développement personnel pour se constituer dans une identité distincte de celles des autres. Comme il s'agit ici d'un fait social davantage qu'intime, cette mue est une rupture avec

**L'identité du non est
une résistance au pouvoir
de ceux qui d'habitude donnent
leur nom aux choses parce
qu'ils sont instruits, sachant
et reconnus comme tels.**

l'ordre établi le plus contraignant, celui des habitudes et des docilités qui vont de soi. La force insurrectionnelle du non se montre dans cette capacité incroyable de résistance aux injonctions normatives multiformes et variées à l'infini du monde de la politique, des médias et du spectacle mobilisant jusqu'aux cendres illustres de tous les cimetières pour impressionner et subjuguier. J'insiste sur ce point. Car ce n'était pas que des mots échangés mais aussi des postures physiques dans les débats et jusque dans les échanges sur le terrain. Le oui s'est « incorporé » a son tour en se montrant plein de la morgue physique que seuls savent exprimer quand c'est nécessaire ceux qui ont l'habitude de commander et d'être obéi et dont on reconnaît à leurs manières leur origine de classe. En se libérant de l'obéissance due aux belles personnes, Jean Ras-du-bonnet faisait aussi une révolution culturelle. Cette liberté un instant goûtée laisse un souvenir qui ne se dissipe pas si vite. Parfois de telles émotions engagent une vie entière de parti pris comme en témoigne combien de fidélités intactes depuis mai 1968, 1981 et toutes les autres insurrections collectives et personnelles que les générations vivantes ont connues.

L'AMÈRE PILULE DU LENDEMAIN DU NON

Il est donc totalement illusoire de croire que le résultat du vote et la bataille qui l'a rendu possible puissent s'effacer de la mémoire politique affective, se dissoudre, se diluer jusqu'à ce que puisse enfin se constater une bienfaisante amnésie qui vaudrait amnistie pour ceux qui n'ont pas été du bon côté de la barricade dans une telle circonstance. La

l'ancrage du non est une dimension existentielle de légende pour la gauche dorénavant. Toute tentative pour le nier est promise à d'humiliantes déroutes.

rage aveugle des éditorialistes et des porte-paroles politiques après la débâcle du oui a été la suite pédagogique venant après tant d'erreurs déjà si éducatives pour les nouveaux électeurs du non de gauche. Il était nécessaire en effet, tandis que les muscles politiques du très grand nombre étaient encore chauds que

leur soit administrée cette nouvelle leçon de chose. Car le vote à peine clos, dans la composition et la conduite des plateaux de télé du soir même, la trompette des commentaires sonnaient déjà la revanche. Dès lors, il n'y eut plus de borne au mépris de classe. Il n'y eut plus de bornes à la négation du peuple et de ses intentions politiques. L'éditorial de Serge July, deux jours de suite après la déroute fut un paroxysme, mais seulement cela, dans un environnement partout au diapason. Les vieilles badernes du Nouvel Observateur furent une fois de plus en pointe du Muppet show réactionnaire qu'elles avaient déjà animé avec hargne, mauvaise foi et volonté de nuire pendant toute la campagne. Il fallait que cela soit montré aussi et, si pénible que cela soit, je me

réjouis que cela ait été fait de façon aussi claire et ouverte. Amère pilule à avaler dès le lendemain. Il fallait que la joie fût refusée !

JE SUIS DE LEUR CÔTÉ

Mais dorénavant beaucoup savent à quoi s'en tenir mieux que nous n'aurions pu le faire par des heures de démonstration et des dizaines de tracts. Ayant entendu ce que les importants leur ont dit et répété ils savent que leur vote ne sera pas respecté ni dans leur personne ni dans leur choix politique. Il voit l'Europe sociale-libérale et libérale-sécuritaire qui dirige tous les gouvernements et la plupart des partis se coaliser pour contourner la décision des référendums français et hollandais. Si la mémoire longue affleure, alors elle montre les armées d'Ancien Régime de toute l'Europe des cousins couronnés assaillir, avec le concours actif des immigrés de Coblenz, « la patrie des hommes libres » que venait de fonder la sans culotterie des faubourgs canailles. Désormais les électeurs du non de gauche vivent la restauration. Ils se voient abreuvés de commentaires ambitieux, sociologiques et compassionnels qui affirment entendre l'expression des peurs et des méfiances purement fantasmées par ceux là même qui prétendent soudain les comprendre mais qui n'en continuent pas moins à nier fermement la décision politique prise par le vote et même sa légitimité. Tout cela fait partie du capital politique dont la gauche va pouvoir disposer pour rendre intelligible les prochaines échéances, situer les personnes, les défis, les textes et les intentions. Bien sûr une bonne partie de mes lecteurs sont, à cet instant, révoltés par ma franchise. J'agis en sorte qu'ils soient conduits à pratiquer aussi vite que possible le réalisme de situation auquel ils m'invitent si souvent. Car l'ancrage du non est une dimension existentielle de légende pour la gauche dorénavant. Toute tentative pour le nier est promise à d'humiliantes dérives. « Ils » voteront pour châtier aussi longtemps qu'il n'y aura aucun autre moyen d'agir. La distance que j'ai pointée entre nous est là. Je sais qu'ils ont raison de le faire et je suis de leur côté.